

LA QUESTION DES LANGUES MINORITAIRES AU BURKINA FASO : LE CAS DU WARA

Cheick Félix Bobodo Ouedraogo

Université Joseph KI-ZERBO

ouedraogocheicky@gmail.com

Résumé

A l'heure de la globalisation de l'économie et de l'uniformisation de la consommation, nous vivons dans des environnements multilingues où les locuteurs sont eux-mêmes parfois plurilingues. Cependant, cette cohabitation des langues n'est pas toujours sans conséquence pour les langues elles-mêmes. Les locuteurs des langues dites minoritaires ont tendance à mieux maîtriser et à transmettre à leur progéniture la langue qui leur accorde plus d'avantages au plan social et économique. Cela a pour conséquence d'affaiblir et de mettre en danger l'existence de ces langues dites minoritaires. L'objectif de ce travail sur le cas du wara, langue parlée à l'ouest du Burkina Faso est de comprendre comment ce phénomène sociolinguistique se manifeste. Les résultats de cette étude ont été obtenus à partir d'une enquête de terrain qui nous a conduit dans les villages où cette langue est parlée par une ethnie éponyme. Il en ressort que le wara, en partageant son territoire et ses fonctions linguistiques avec le dioula, lingua franca régionale et dans une moindre mesure avec le français aussi, est entré dans un processus d'affaiblissement.

Mots-clés : Langues minoritaires – langues en danger – contact des langues – politique linguistique – vitalité linguistique.

Abstract

In an era of economic globalization and homogenization of consumption, we live in multilingual environments where speakers themselves are sometimes plurilingual. This cohabitation of languages is not always without consequences on the languages themselves. Speakers of languages viewed as minority languages tend to have a good command of several languages but choose to transmit to their offspring only languages that provide them with more advantages on the economic and social levels. This results in weakening and jeopardizing the existence of these minority languages. The aim of this paper on the case of Wara, a language spoken in the West of Burkina Faso, is to understand how this sociolinguistic phenomenon occurs. The findings of this study have been obtained through field research that led us to the villages where this language is spoken by an eponymous ethnic group. It appears that Wara, by sharing its linguistic functions and territory with Dioula, a regional lingua franca, and to some extent with French, is undergoing a process of weakening.

Key-words: minority languages – endangered languages – contact of languages – linguistic policy – linguistic vitality

1. Introduction

Une langue a une vie. C'est-à-dire qu'elle naît, se développe et meurt à un moment donné. Mais à la différence d'un organisme biologique, la vitalité d'une langue se trouve moins dans son fonctionnement intrinsèque que dans ses rapports avec d'autres langues. Même s'il n'est pas aisé de situer la naissance d'une langue, sa disparition, elle, peut être prévisible par les fonctions qu'elle assume aux yeux de ses locuteurs. Si une langue arrive à satisfaire les besoins présents et futurs d'une société, elle est promise à un bel avenir. Dans le cas contraire, elle partagera un espace avec d'autres parlers. Ainsi parlera-t-on de contact de langues sur lequel repose la dynamique des langues.

A notre époque cependant, cette dynamique se caractérise par un rythme accéléré de minoration linguistique. Ce fait a attiré l'attention de linguistes qui essaient de comprendre ce phénomène linguistique nouveau avec tout ce qu'il comporte comme conséquences sur la vie des communautés concernées.

La langue ne vit que par la culture qui la porte et qu'elle porte en retour. Les questions culturelles sont donc déterminantes pour une langue. L'Unesco dans sa déclaration sur le droit à la diversité culturelle a souligné la relation étroite et réciproque qui existe entre langue et culture (2002 :6). Or nous savons que notre époque se particularise par le flux des échanges qui sont de plusieurs ordres : social, culturel et économique. Ce flux des échanges ainsi que d'autres facteurs influencent de façon importante le rôle de la langue ou des langues dans une communauté. Le cas du wara,

qui est l'objet de cet article, s'inscrit dans cette logique de mutation dont nous voulons étudier les caractéristiques.

Le Burkina Faso, avec une soixantaine de langues nationales plus le français, constitue un pays multilingue qui vit actuellement cette situation d'affaiblissement des langues ; situation vécue par toutes les langues nationales, mais à des degrés divers. Le cas d'une langue ne pourrait donc être extrapolé à l'ensemble des langues nationales.

Nous formulons l'hypothèse que le wara constitue une langue en danger dans un environnement multilingue. Les objectifs que nous avons définis pour cet article sont :

- d'identifier les langues qui sont en contact avec le wara ;
- de définir la place du wara parmi les langues identifiées ;
- de présenter des dispositions capables d'endiguer l'affaiblissement de cette langue.

Les éléments abordés dans cette recherche tournent autour de trois axes : les approches théorique et méthodologique de l'étude, la présentation des données et leur analyse.

2. Les approches théorique et méthodologique

2.1. L'approche théorique

Ce travail de sociolinguistique s'inscrit dans le champ particulier des langues en danger. De ce fait, il traite de la dynamique des langues dans un environnement où elles entretiennent des relations diverses et variées les unes avec les autres. Cela implique que dans le subconscient des locuteurs qui ont un répertoire linguistique varié, chaque langue est affectée à des fonctions spécifiques suivant les usages socioculturels et économiques de leur environnement géographique. Ainsi, les pratiques et les représentations linguistiques confèrent à une langue une position qui peut être dominante ou dominée, champ notionnel qui souligne les rapports inégalitaires entre des langues en contact.

Pour rendre compte de ce fait de diglossie qui implique le wara, il nous semble nécessaire d'abord de clarifier certains concepts liés à la dynamique des langues en contact. Ensuite nous ferons cas des critères pour évaluer la vitalité et le danger de disparition des langues élaborés par l'Unesco et du processus en œuvre dans l'affaiblissement d'une langue - dans une situation de diglossie instable analysée par Yves Person (1980).

En se référant au *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage* de Dubois J. et al. (1999 : 304) on remarquera que les concepts *minoritaire* et *minoré* ont été développés en ces termes :

- Minoritaire
 1. Une langue est dite minoritaire quand, dans une étendue donnée, elle est moins parlée qu'une autre, dite majoritaire.
 2. Une langue est également dite *minoritaire* quand elle est le fait d'une minorité nationale, c'est-à-dire une communauté qui n'a pas pu faire triompher son droit à l'indépendance ou au moins à l'autonomie culturelle.

- Minoré

Une langue est dite *minorée* quand elle a un statut inférieur à la langue nationale¹.

En observant les langues nationales à travers le prisme de ces définitions, on se rend compte que les langues nationales du Burkina Faso sont toutes à la fois minorées et minoritaires. Nous verrons par la suite que face à l'éducation scolaire elles n'ont pas d'autonomie, ce qui les place en position d'infériorité devant la langue utilisée à cet effet qui est le français.

Les questions touchant à la langue concernent au premier plan la culture humaine parce qu'aucune culture humaine n'existe en dehors des modes de communication dont le piédestal est le langage et sa fonction sémiotique. Voyant le nombre de langues décliner, l'Organisation des Nations unies s'est rendu compte de son effet d'entraînement qui constitue une inexorable perte d'une partie essentielle du patrimoine

¹ Langue nationale dans ce contexte veut dire langue officielle

immatériel de l'humanité. C'est ainsi qu'à travers l'Unesco un engagement a été pris pour réduire au maximum ce phénomène. Des actions en faveur des langues menacées s'imposent, mais doivent s'appuyer sur un diagnostic précis de leur situation. Au cours des années 2002-2003, l'Unesco a demandé à un groupe international de linguistes de développer un cadre méthodologique permettant de déterminer la vitalité d'une langue. Le document élaboré par ce groupe d'experts ad hoc fait état de neuf critères dans l'évaluation de la vitalité d'une langue. Ces neuf critères² que nous énumérons ci-dessous nous fournissent un cadre de réflexion pour la présente étude :

- transmission de la langue d'une génération à l'autre ;
- attitude des membres de la communauté vis-à-vis de leur propre langue ;
- utilisation de la langue dans les différents domaines publics et privés ;
- attitudes et politiques linguistiques au niveau du gouvernement et des institutions, usage et statuts officiels ;
- types et qualité de documentation ;
- réaction face aux nouveaux domaines et médias ;
- disponibilité de matériels d'apprentissage et d'enseignement des langues ;
- taux de locuteurs sur l'ensemble de la population ;
- nombre absolu de locuteurs.

L'analyse d'Yves Person (1980 : 26-28)³ met en évidence les conditions socioéconomiques sur lesquelles repose la vitalité linguistique dans un environnement multilingue : les rapports diglossiques entre langue officielle et langues non officielles, langues nationales dans le cas du Burkina Faso. Il indique que :

“dans un premier stade, il y a deux langues en présence [...] on nomme la langue maternelle, la langue 1 : elle reste parlée en milieu familial, mais elle n'est pas écrite [...] on la parle faute de mieux parce qu'on ne sait rien d'autre, [...] mais on ne l'estime pas. On sait très bien qu'elle est placée en dehors du pouvoir et de la vie, qu'elle vous met en marge et qu'elle vous exclut pratiquement de tout succès, de toute richesse et de toute réalisation personnelle et collective.

A ce moment-là apparaît la langue 2 qui évidemment, au départ, n'est pas parlée. Mais on l'enseigne exclusivement si bien qu'elle devient langue lue et écrite en milieu scolaire [...] indispensable à tout rapport social sérieux. A ce moment apparaît le bilinguisme des élites. Dans le stade antérieur, quelle que soit la forme de civilisation orale ou écrite, la quasi-totalité de la population ne parlait que la langue 1. Avec l'apparition du deuxième stade, [...] la langue 2 devient la seule langue nécessaire pour trouver un travail autre que misérable et pour monter dans la société.

A ce moment-là, les élites qui étaient bilingues deviennent monolingues. On est parti d'un état de monolinguisme, on est passé à l'état de bilinguisme généralisé, on aboutit à un état où les élites deviennent monolingues, mais dans la langue 2, car elles ne savent plus la langue 1. Petit à petit, la masse du peuple devient bilingue également, en utilisant à la fois la langue 1 et la langue 2 parce qu'il faut survivre [...]. A ce moment-là, la première langue s'éteint totalement, complètement, et c'est extrêmement rapide, en une ou deux générations, quarante ou cinquante ans.”

Cette analyse met en évidence la dynamique des langues dans des conditions sociolinguistiques qui intègrent la variable de la langue officielle qui constitue une langue de l'école et des institutions étatiques. Dans le cas de cette étude, cette configuration sociolinguistique doit être complétée par deux éléments. Dans un premier

² <http://www.unesco.org/new/fr/communication-and-information/access-to-knowledge/linguistic-diversity-and-multilingualism-on-internet/atlas-of-languages-in-danger/>

³ Yves Person cité par NGALASSO (2002 : 159-157)

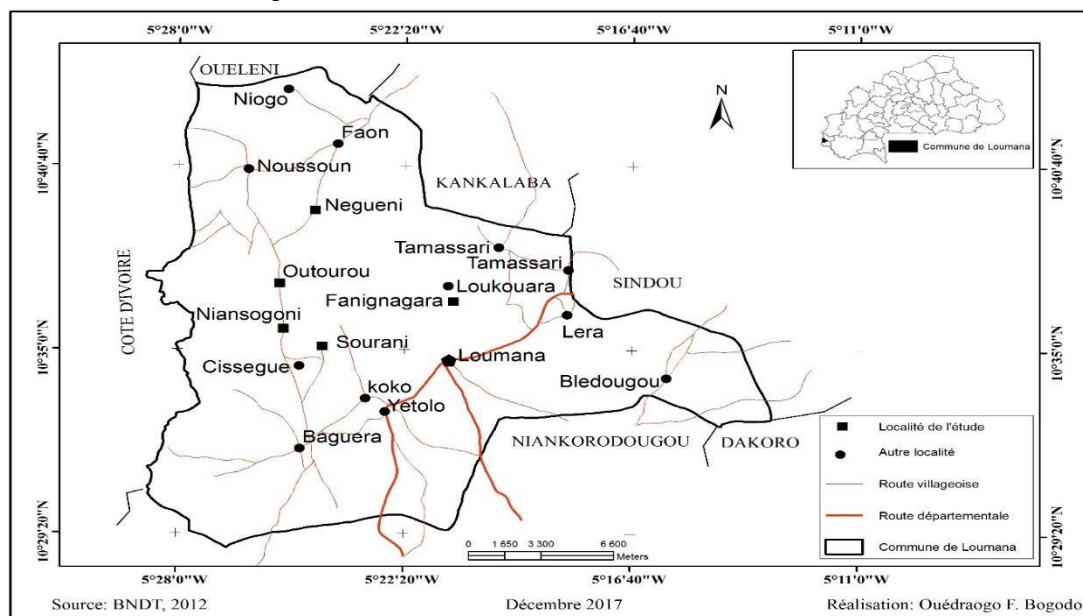
temps, nous devons comprendre que l'enjeu de la dynamique sociolinguistique n'a pas seulement une explication socioéconomique comme c'est le cas chez Person Y. (1980), mais aussi géographique. Dans un deuxième temps, nous devons prendre en compte l'influence d'une autre langue nationale qui se positionne comme une lingua franca dans presque toute la zone du sud-ouest du Burkina Faso : le dioula.

2.2. L'approche méthodologique

Cette étude s'appuie sur une enquête. Notre terrain d'étude concerne les cinq villages où le wara est parlé. Ces villages sont : Fanignagara, Negueni, Niansogoni, Outourou et Sourani.

Les deux cartes présentées ci-dessous donnent une idée de l'emplacement des différents villages au sein du département de Loumana, de la proportion de l'étendue du département par rapport à l'étendue du territoire national burkinabè.

Carte N°1 : Département de Loumana



Notre population cible est constituée des habitants des différents villages que nous avons cités plus haut. Pour constituer l'échantillon de l'étude, nous nous sommes appuyé sur les institutions grégaires qui animent la vie sociale et culturelle des différents villages et qui constituent des sources d'informations pertinentes pour ce présent traité. Ces structures sociales sont : l'école, l'église, la mosquée, le marché, l'infirmerie, le marché, la préfecture. Le tableau ci-dessous résume le nombre de personnes interrogées dans chaque structure.

La famille étant le lieu, par excellence, de transmission de la langue première n'a pas été retenue pour faire partie du terrain de l'étude. Cela paraît étonnant, mais la raison en est bien simple : les enfants de la première année du primaire (CP1)⁴ portent en eux les comportements langagiers de leur famille. Leur jeune âge fait qu'ils n'entretiennent que des relations primaires, c'est-à-dire limitées à leur environnement familial. S'ils comprennent une langue, c'est qu'elle est pratiquée en famille. Inversement, si une langue n'est pas parlée par un enfant en âge d'aller à l'école, c'est que celle-ci ne fait pas partie du répertoire linguistique de la famille.

L'enquête a eu lieu entre juillet et octobre et a permis de toucher les différents informateurs cités plus haut. Cependant, la partie de l'enquête concernant les élèves a eu lieu dans le mois d'octobre, le premier mois de l'année scolaire. Le choix de cette période a été motivé par la situation sociolinguistique des enfants en âge d'aller à l'école. Moins ils auraient été en contact avec des membres d'autres communautés

⁴ CP1 (Cours préparatoire première année)

linguistiques, plus ils sont porteurs d'informations fiables sur les langues utilisées en famille. La période choisie est celle où les élèves en âge d'aller à l'école n'ont pas été en contact pendant un long moment avec les locuteurs alloglottes.

Pour évaluer l'évolution du répertoire linguistique des enfants, nous avons eu à questionner des élèves du CM⁵.

Les outils utilisés sont des questionnaires adressés aux élèves – interrogés par leurs enseignants – aux responsables administratifs des villages, aux infirmiers, aux autorités religieuses, aux infirmiers et aux commerçants qui constituent le public cible de notre enquête.

3. La présentation des données

Le wara est une langue parlée par un groupe ethnique éponyme installé à l'ouest du Burkina Faso, dans cinq villages situés dans le même département administratif de Loumana. En observant la carte n°1, on peut évaluer l'emplacement de ces villages au sein du département de Loumana et la proportion d'espace occupée par les différents villages relativement à la taille du département et au territoire national. La population qui compose le village est essentiellement d'ethnie wara. Cependant, en plus de cette population, on peut compter des familles de groupes ethniques venant d'autres régions du Burkina Faso. Il s'agit de familles mosse, dagara, lobi, peulh, bobo... La présence de ces groupes ethniques dans ces différents villages témoigne d'une dynamique migratoire interne au Burkina Faso.

Quant aux villages environnants, ils sont constitués des groupes ethniques suivants : les Sana⁶, les Dioula et les Senoufo. Par le nombre de villages habités et par la démographie, les Senoufo constituent le groupe ethnique majoritaire du département de Loumana. Chaque groupe ethnique est locuteur d'une langue éponyme.

3.1. Les pratiques langagières dans les villages wara

Sur le plan sociolinguistique, la langue wara est en contact avec d'autres langues dont les locuteurs constituent une minorité démographique, comme indiqué plus haut.

Du point de vue démographique, on pourrait faire une distinction entre les populations installées plus anciennement dans la zone concernée et la population issue de ce qu'on peut appeler la migration interne.

Il s'agit des mosse (locuteurs du moore), des peulh (locuteurs du fulfulde) qui se sont déplacées du nord du pays (le Burkina Faso) vers le sud et le sud-ouest, régions plus pluvieuses, plus propices à l'agriculture, à l'élevage. Ces populations en arrivant ont peu d'influence, au plan culturel, sur les autochtones étant donné leur nombre (minoritaire) et leur vulnérabilité au plan économique. Même si on peut noter de fortes communautés appartenant à ces groupes ethniques dans les grandes agglomérations, dans les villages leur démographie par rapport aux populations autochtones reste marginale. Dans un tel contexte de minorité démographique et de vulnérabilité socioéconomique, leur priorité est de s'adapter en se conformant aux règles socioculturelles des communautés autochtones. La pratique de leur langue se confine alors tout naturellement dans la sphère familiale et communautaire. Dans ce cas de figure, leur langue est sous influence et ne représente pas de danger pour les autres idiomes avec lesquels elles partagent la même aire géographique.

Dans le deuxième cas, on a les langues représentées par des communautés constituées autour du wara: le senoufo, le dioula et le san.

Les Senoufo constituent l'ethnie majoritaire du département, de la province et même de la région.

Le san à son tour est une langue communautaire de deux villages qu'on peut qualifier de villages san : Nousso et Nousso-koko. Mais ce groupe ethnique jouit d'une communauté importante au nord-ouest du pays, dans la région de Tougan.

⁵ CM (Cours moyen, concerne des élèves de 11, 12 et 13 ans)

⁶ La langue des Sana (mais on dit un San) est le san qui présente des variétés dont la particularité est que les locuteurs des différents dialectes ne se comprennent pas ou à peine. Du point de vue administratif, les Sana sont désignés par le terme Samo.

Ensuite, nous avons le dioula qui se présente comme la lingua franca dans toute la zone ouest du pays.

En plus de ces langues, figure en bonne place le français, langue officielle : langue de l'école et des institutions de l'Etat burkinabè.

Pour évaluer la dynamique sociolinguistique impliquant la langue wara, nous nous sommes appuyé sur les comportements langagiers au sein des villages wara. La culture procédant de la communication, nous avons structuré les échanges communicationnels autour de l'organisation socioculturelle des villages en question. Il en ressort que les structures sociales autour desquelles nous pouvons évaluer les fonctions assurées par le wara et les langues en contact avec ledit parler sont : la famille, les échanges économiques, la vie religieuse et les institutions de l'Etat présentes dans les villages concernés.

3.2. La famille

Pour mesurer le degré d'utilisation de la langue en famille, nous avons eu à interroger les enfants parce qu'ils sont porteurs des réponses les plus objectives sur la question. Si un enfant parle une langue avant de venir à l'école, c'est qu'il l'a apprise à la maison, comme signifié plus haut. Ainsi trouvons-nous que l'école est l'endroit où l'on peut rencontrer le plus grand nombre d'enfants capables de s'exprimer et dont les relations sociales se limitent aux relations primaires. Ce sont les enfants de la classe du CP1⁷, la première année de l'école élémentaire et la première année de scolarisation pour les sujets de cette enquête. Notre enquête qui a eu lieu dès la première semaine des rentrées des classes dans les différentes écoles des villages concernés a révélé que les langues présentes dans les familles sont : le wara, le dioula, le senoufo, le san, le moore et le fulfulde.

Cependant, la présence de ces six langues dénote un usage disproportionné de ces langues dans les différentes familles des écoliers. Bien que menée dans des villages dont les autochtones sont des Wara, notre enquête nous a révélé la présence non pas d'une langue, mais de deux langues dans les familles : le wara et le dioula parlés respectivement par 94% et 12% des élèves du CP1. Quand on se déplace au CM, la quasi-totalité des élèves sont bilingues wara/dioula. L'explication qui nous a été donnée est que la première langue en famille est le wara parce que les parents s'adressent à leurs enfants presque exclusivement en wara. Cependant, le dioula constitue une langue très pratiquée en famille parce que non seulement les membres d'une famille wara ont souvent des échanges en dioula dans l'espace familial, mais la communication avec les autres membres de la communauté villageoise (Senoufo, Peulh, Mosse⁸, San ...) se fait en dioula. Selon les personnes ayant participé à l'enquête, l'introduction du dioula dans les familles wara est surtout l'œuvre d'un groupe d'âge : « *en famille, ce sont les adolescents et les jeunes adultes qui se parlent en dioula. Les parents parlent entre eux et aux enfants en wara quand ils sont à la maison.* » De ce fait, les enfants, même s'ils n'ont pas une pratique active du dioula⁹, l'ont comme un parler en latence. Avec la facilité d'apprentissage d'une langue qu'on leur connaît, il leur suffit de dépasser le cadre des relations sociales primaires pour commencer à parler dioula. Le fait que tous les élèves de CM parlent dioula en est la preuve. Un de nos informateurs nous a résumé ainsi ce fait : « *en fait, le dioula, je n'ai jamais eu à l'apprendre, j'ai commencé à le parler dès que j'ai commencé à franchir le cocon familial* ».

On pourrait donc dire que les familles wara sont bilingues wara/dioula.

3.3. Les échanges économiques

Pour ce qui est des échanges économiques, le terrain de prédilection, ce sont les marchés villageois qui concentrent plusieurs groupes ethniques de localités différentes. A cet effet, les questions qui ont permis d'identifier les parlers en présence dans ces localités font état des groupes ethniques qui animent les différents marchés de la zone

⁷ Cours préparatoire première année

⁸ Au singulier, on dit un Moaga et du point de vue administratif on les appelle Mossi

⁹ Dioula est aussi orthographié *jula*, dans certains ouvrages

de l'étude. Deux des cinq villages visités ont des marchés : les villages de Negueni et de Niansogoni. En plus des Wara, ces marchés sont fréquentés par les habitants des villages suivants : Baguera, Cisségué, Faon, Koko, Soria (un village malien). Les questions adressées aux responsables administratifs pour l'identification des groupes ethniques et des langues en présence étaient les suivantes :

1. Le village a-t-il un marché ?
2. D'où viennent les marchands et les visiteurs qui l'animent ?
3. Dans quelles langues marchands et clients communiquent-ils ?

Il ressort de ces questions que le dioula constitue la langue d'échange entre les animateurs (marchands et clients) des différents marchés.

3.4. La religion

Au Burkina Faso, parmi les acteurs actifs dans les règlements de crises sociopolitiques, on peut citer la communauté religieuse dont l'ossature est constituée des religions monothéistes. Le rôle de *gardien de la paix* confié à ces institutions témoigne de l'attachement que la population a vis-à-vis d'elles. Aussi nous avons cherché à comprendre quel (s) médium (média) assure (nt) la communication dans les prêches. Ces religions sont représentées par l'islam et le christianisme (le catholicisme plus particulièrement). La question posée sur les langues impliquées dans la communication lors des cérémonies religieuses permet non seulement de répertorier ces différentes langues en question, mais aussi de les classer par ordre d'importance d'utilisation. Il en ressort que le dioula et wara sont les langues utilisées. Cependant, la langue la plus utilisée est le dioula, quatre informateurs (des autorités religieuses) sur cinq l'utilisent comme première langue de communication avec leurs fidèles.

3.5. L'administration

Quant aux relations sociales entre les villageois et l'administration publique, le terrain choisi est l'infirmerie. La santé et l'éducation constituent les témoins de l'Etat les mieux partagés et les plus visibles. Les structures sanitaires sont un endroit fréquenté par tous les villageois sans distinction d'âge ni de sexe. Le dispensaire constitue donc un point pertinent pour déterminer la/les langues d'échange entre l'administration et les communautés villageoises. Il ressort de notre enquête qu'aucun agent de santé¹⁰ ne comprend wara. Nous avons demandé, dans notre questionnaire, de classer les langues utilisées par ordre d'importance et il en ressort que la première langue utilisée lors des consultations est le dioula. Ensuite vient le français et dans une moindre mesure le moore¹¹, étant donné que cette langue a été mentionnée par un agent de santé.

Cependant, nous devons relever le fait que les agents de santé ont parfois recours à un interprète. La question de savoir s'ils en ont recours et avec quels groupes d'âge de patients a été posée. Il en ressort que le besoin d'interprète existe quand les patients sont des enfants de moins de sept ans ou des adultes âgés de plus de 50 ans.

Des pratiques langagières, nous pouvons tirer la conclusion que les cinq villages visités sont essentiellement constitués de Wara parlant leur langue, et d'autres langues en plus. De ce fait, ce sont des villages multilingues où se côtoient le wara, le dioula et, dans une certaine mesure, le français, langue de l'Etat et de l'école.

L'analyse de la vitalité du wara impose donc qu'on se pose la question suivante : quelles fonctions sociales assume chacune de ces différentes langues utilisées par la communauté ?

4. L'analyse et interprétation des données

L'analyse de données présentées plus haut s'est faite en fonction des aspects essentiels qui déterminent la vitalité d'une langue en fonction du contexte sociolinguistique de la langue en question.

¹⁰ C'est le cas aussi chez les enseignants du primaire

¹¹ Langue parlée par plus de 50% des Burkinabè

4.1. Les fonctions assumées par le wara

Concernant la relation entre langue et société, on peut dire que ce sont deux entités qui s'influencent mutuellement. La langue est porteuse de valeurs sémiotiques et, à cet effet, a un poids social. Certains mots ou expressions dans une langue donnée peuvent revêtir un caractère social de grande importance. Ainsi, les notions de démocratie, de liberté sont des concepts phares autour desquels les sociétés contemporaines tentent de se construire. Quant à l'influence de la société sur la langue elle se joue surtout sur les imaginaires et les fonctions linguistiques. Parlant des imaginaires, on se réfère aux représentations linguistiques qui peuvent valoriser ou dévaloriser un parler. Quant aux fonctions, elles ont trait au rôle que joue une langue dans une société. A cet effet, en situation de contact, les langues n'assument pas toujours les mêmes fonctions. Les besoins de communications sont structurés autour d'activités socioéconomiques et les langues ou les parlers n'ont pas toujours les mêmes aptitudes à traduire la réalité. Selon les activités, les relations sociales, certaines langues offrent plus d'avantages que d'autres. La fonction d'une langue dépend des avantages qu'elle offre à ses locuteurs. Selon Ferguson et Steward, une langue peut assumer neuf fonctions qui sont les suivantes :

Stewart (1968) et Ferguson (1966)¹² dans *Langues, économie et développement* (tome 2 : 90) :

- « capital » (symbole c). Langue de communication dans la capitale nationale et ses environs ;
- « educational » (symbole e). Langue d'enseignement à toutes les échelles de l'éducation : du primaire jusqu'à l'université ;
- « group » (symbole g). Langue de communication à l'intérieur d'une région ou d'un groupe ethnique, chaque variété d'une langue nationale (maternelle) fonctionne comme un marqueur d'appartenance à un groupe ou à une région ;
- « international » (symbole i). Langue d'insertion dans le concert international ;
- « literary » (symbole l). Langue d'expression des écrivains et auteurs ;
- « official » (symbole o). Langue de fonctionnement des institutions de l'État ;
- « religious » (symbole r). Langue associée à la religion ;
- « school subject » (symbole s). Langue dont l'apprentissage est inclus dans les programmes scolaires dès la première année de scolarité dans l'éducation de base. Au primaire comme au secondaire, elle est à la fois langue d'enseignement et matière enseignée ;
- « wider communication » (symbole w). Langue de communication la plus utilisée par les médias : la presse écrite, les radios, et les chaînes de télévision nationales ; sur le plan géographique, c'est la langue qui permet la large diffusion des informations.

Dans le cadre de cette étude, les langues en contact avec le wara, de façon déterminante, sont le dioula et le français. Sous l'angle des fonctions, notre observation nous a permis de comprendre que le wara assume deux fonctions parmi les neuf citées : les fonctions « group » (g) et « religious » (r). Il est à remarquer qu'il n'a pas l'exclusivité de ces fonctions parce qu'elles sont aussi assumées par le dioula qui, selon les personnes enquêtées, est plus utilisé dans la religion que le wara. De cette évaluation des fonctions assumées par le wara, on peut dire que les locuteurs du wara sont dans l'obligation d'être au moins des bilingues pour mener aisément des activités socioculturelles et économiques, même au sein de leur propre village. Il est plus facile de faire ses achats et ventes en dioula qu'en wara, tant la population qui fréquente les marchés des villages wara est linguistiquement hétérogène et a comme langue de communication le dioula. Sur la question du rôle du dioula au marché, les responsables administratifs, à qui le questionnaire demandait s'il est handicapant de ne pas comprendre dioula, ont tous répondu par l'affirmative. Ce modèle de communication

¹² Cités par CHAUDENSON, R. (2006)

place, de fait, le dioula sur un pied d'égalité que le wara dans les villages wara. Selon l'enquête menée auprès des enfants de 11 à 13 ans (les élèves du CM), nous avons eu à indiquer plus haut que nous estimons à peu près 100% le nombre d'élèves comprenant le dioula. Alors que les locuteurs du wara, dans cette proportion d'âges, sont de 94% de l'effectif total des élèves du CM selon l'enquête auprès des élèves. Cela veut dire tout simplement que le dioula est la langue la mieux partagée dans les villages wara qui compte d'autres groupes ethniques, cependant minoritaires. Ces données indiquent l'importance du dioula qui, même s'il n'est pas toujours parlé en famille, est bien présent dans la communauté wara. Les membres du groupe ethnique wara sont de fait des bilingues wara/dioula. Comment peut-on donc expliquer cette présence du dioula dans l'aire géographique du wara ?

4.2. Les aspects démolinguistiques du wara

Les facteurs qui expliquent ce bilinguisme sont d'ordre géographique, mais également démographique. En 2006, les résultats du recensement général de la population du Burkina Faso indiquaient que deux villages wara sur cinq ont une population estimée à un peu plus de mille âmes. Le tableau ci-dessous donne un aperçu de la démographie des cinq villages avec les projections suivant la croissance de la population.

Village \ Année	1996	2014	2019
Niansogoni	1196	1724	2166
Negueni	1160	1673	2102
Outourou	753	1086	1365
Faniangara	241	347	437
Sourani	235	339	426
Total	3585	5169	6496

Sources : RGPH 2006 – PCB global Loumana et actualisé en 2014, atelier de planification

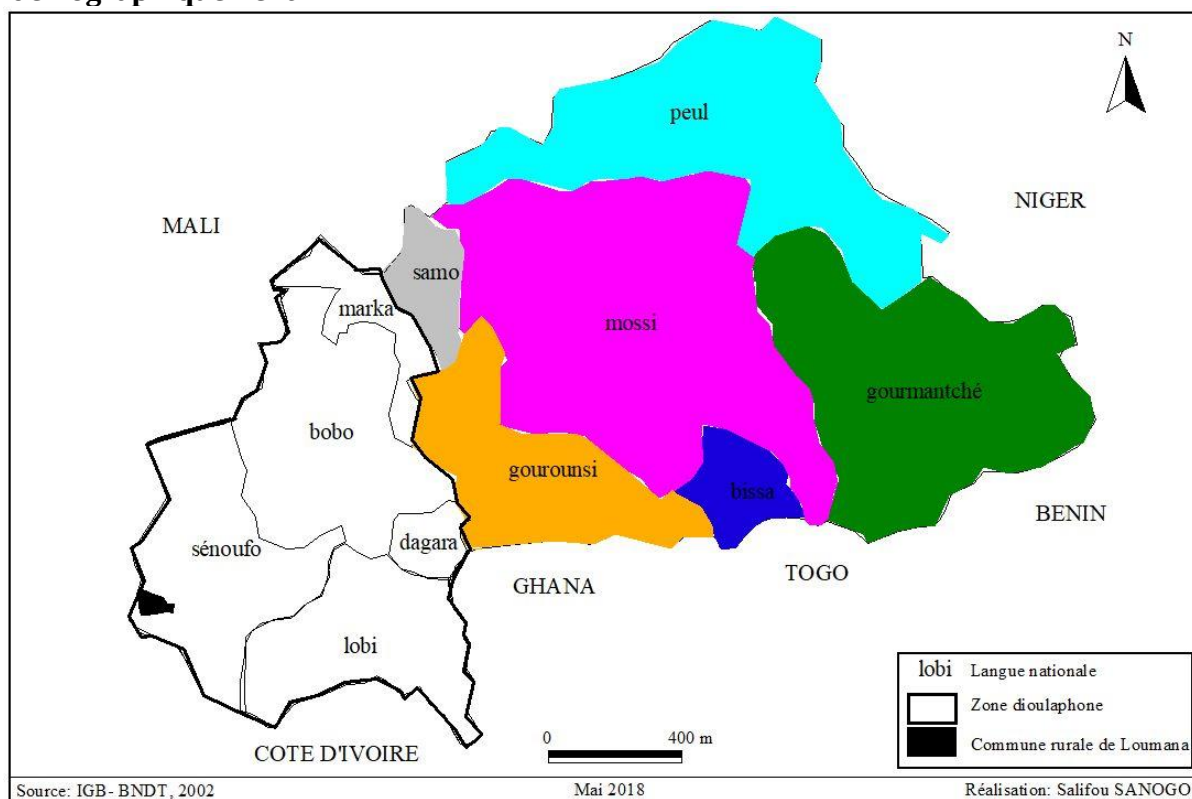
En observant la carte des villages wara, on se rend compte qu'ils ne sont pas contigus et même s'ils l'étaient, les villages qui les entourent sont constitués de groupes ethniques différents. Les besoins d'échanges avec ces différents groupes ethniques contraignent donc les différentes communautés à trouver une langue de communication, la plus partagée dans leur zone. Cette langue pouvant être difficilement le wara, vu le désavantage démographique de la communauté dont la population constitue 14,66%¹³ de la population du département de Loumana¹⁴ et le manque d'influence sociale sur les autres ethnies. De ce fait, la diffusion de cette langue est à peu près nulle puisque les locuteurs de la langue en sont tous des natifs. Nous en avons pour preuve le cas des enfants de la classe du CP1 qui ne parlent pas wara tout simplement parce qu'ils appartiennent à d'autres groupes ethniques. Dans une telle dynamique sociolinguistique, la communication interethnique est nécessaire étant donné que les Wara ont besoin de communiquer avec d'autres ethnies qui éprouvent réciproquement le même besoin. L'existence d'une langue largement partagée donne lieu à l'adoption de celle-ci comme langue fédératrice. La langue qui occupe cette position est le dioula qui constitue aussi une lingua franca à l'ouest du Burkina Faso. Sur la carte ci-dessous, on remarquera que le dioula est parlé dans toute la partie ouest du Burkina Faso (toute la partie non colorée de la carte n° 2) et à l'intérieur de cette zone se situe le département de Loumana (la zone en noir, presque un point noir).

¹³ RGPH 2006, commune de Loumana

¹⁴ Département : troisième division administrative au Burkina Faso en termes d'importance après la région et la province.

A la lumière de ce qui a été avancé plus haut, nous voyons que la langue wara ne satisfait pas aux besoins de communication de sa communauté linguistique. De fait, cette langue est en compétition avec d'autres : le dioula et, dans une certaine mesure, le français. Il y a donc lieu de se poser des questions sur la survie du wara qui est en conflit avec le dioula et le français. La carte ci-dessous donne une idée de ce que la langue wara représente dans la zone de l'ouest du Burkina Faso où le dioula, comme nous l'avons indiqué, est la lingua franca.

Carte n°2 indiquant la répartition des langues les plus importantes démographiquement



4.3. La question de la survie du wara

Cette question impose une observation directe des faits actuels, mais aussi de remonter le temps pour comprendre comment cette langue, avec un nombre de locuteurs relativement réduit, a pu résister aux influences extérieures. A cet effet, l'histoire du peuple wara nous a fait comprendre que c'est un groupe ethnique qui menait une vie isolée, à l'écart de toute influence extérieure. Les Wara, pour se préserver des envahisseurs, vivaient en hauteur, dans des montagnes peu accessibles (l'espace du wara est une zone de falaises). Et puis, il y a eu la colonisation, l'affaiblissement des royaumes, c'est-à-dire la réduction des pouvoirs politiques traditionnels et les guerres qui les accompagnaient. La vie en plaine est devenue plus facile et donc plus sécurisante. Ainsi les Wara se sont-ils installés aux côtés d'autres groupes ethniques que nous avons sus-cités et la suite logique est la mise à l'épreuve de leur langue au contact de celles des autres peuples.

Des langues en contact sont susceptibles d'être en conflit parce que les langues n'ont pas une vie en dehors du contexte social qui veut que la langue réponde à un besoin de communication dont le but ultime est l'intégration socioculturelle. La préservation d'une langue ou le choix d'une langue de communication, chez des individus polyglottes, tient à cela. Plus haut, nous avons déjà mentionné que non seulement le wara est en contact avec d'autres langues qui ont plus de fonctions que lui, mais aussi qu'il n'a pas non plus le monopole de la fonction *group* (en se référant à

Ferguson) qu'il assume. Ce contact linguistique nous laisse voir qu'il est bousculé jusqu'à son dernier retranchement : le cocon familial.

La présence du dioula dans les familles wara constitue une menace sérieuse dont les Wara sont eux-mêmes conscients tout en se montrant sans défense, démunis devant un fait qu'ils sont en train de constater s'aggraver de jour en jour : l'affaiblissement certain de leur parler, devenu une langue minoritaire.

D'autres faits confirment la domination du dioula sur le wara. Le plus marquant est l'alphabétisation des masses paysannes qui ne se fait pas en wara dans les villages wara, mais en dioula. Il en est de même du prêche, que ce soit chez les chrétiens ou chez les musulmans, la première langue est le dioula.

Cependant, dans le contexte actuel du Burkina Faso qui a le français comme langue officielle, le dioula ne constitue pas la seule langue qui menace le wara. Le français en constitue une autre dont l'influence se manifeste autrement. Son influence doit être située dans un contexte plus large s'étendant à l'échelle du Burkina Faso tout entier. Les langues nationales, au Burkina Faso, sont peu représentées dans la littérature écrite. Et si elles le sont, c'est de façon résiduelle. Elles ne dépassent guère le cadre de l'alphabétisation.¹⁵ A la distinction entre langue officielle et langues nationales, on peut superposer celle entre la langue de l'écriture et les langues de l'oralité et parmi ces dernières, figure le wara dont les locuteurs sont alphabétisés, par ailleurs, en dioula. Et qui dit écriture parle de modernité ainsi que de possibilité d'ouverture vers un monde de plus en plus globalisé. L'analyse de la situation sociolinguistique du wara nous fait comprendre que le wara est sous la domination du dioula à l'échelle communautaire et celle du français à l'échelle nationale.

La légitimité de la langue dioula dans les familles wara n'est plus discutable dès lors que les enfants viennent à l'école en étant bilingues wara/dioula. Le dioula, étant plus rependu et offrant plus d'opportunités au plan socioculturel, se verra confier le rôle de langue de référence (déjà véhiculaire). Dans ce cas de figure, la première menace viendra des emprunts de paroles du dioula vers le wara parce que cette dernière langue semble plus prestigieuse. A force d'utiliser des unités lexicales dioula dans le parler wara, on finira par les intégrer dans cette dernière langue. Et s'il se trouve que ce sont des termes qui avaient des équivalents dans la langue réceptrice (le wara) on finira par les oublier, faute d'usage. A force d'appauvrissement, cette langue sera abandonnée à un moment donné au profit du dioula qui deviendra plus approprié pour traduire la réalité.

La menace du français va, quant à elle, se manifester de façon individuelle, car avec la scolarité puis éventuellement un statut professionnel de fonctionnaire, les membres du groupe sont amenés à s'éloigner de leurs bases culturelles dès leur plus jeune âge. Niansogoni est le seul village wara à avoir un collège. Plus les années passeront plus la demande d'établissements secondaires ira grandissant et ceux qui n'auront pas pu s'inscrire dans leur village doivent voir ailleurs, à l'écart de leur communauté linguistique. Nous assistons ainsi à une situation de mobilité qui impliquant toute la population burkinabè touche de façon particulière les communautés linguistiques minoritaires comme les Wara qui, pour des raisons éducatives et professionnelles, sont contraints de s'installer un peu partout sur le territoire national burkinabè. Cette tendance amène les Wara à être esseulés parmi des populations de cultures différentes. Et comme il n'y a pas de culture ou de langue sans société, on est tenté de dire que la modernité soutenue par l'école éloignera davantage certains Wara de leur langue.

L'analyse qui vient d'être menée montre que le wara est dans un contexte sociolinguistique de fragilisation et les langues impliquées sont le dioula et le français. Dans les villages wara, le dioula est parlé dans les familles, lieu par excellence de la transmission linguistique, en même temps que le wara. Ce qui veut dire que si menace, il y a, celle-ci vient d'abord et surtout du dioula et ensuite, dans une moindre mesure, du français dont la menace implique essentiellement les lettrés qui vivent hors de leurs

¹⁵ Thèse de doctorat, Ouédraogo C. F. B. (2015)

bases linguistiques et culturelles. Le processus d'affaiblissement du wara est en marche et constitue une préoccupation : que peut-on entreprendre ?

4.4. Les actions possibles en faveur du wara

Avant d'aborder la question des actions à entreprendre, il est édifiant d'évaluer les conséquences de la disparition d'une langue. A ce titre, nous revenons sur le fait que la disparition des langues est un phénomène naturel parce que des peuples ont toujours eu à épouser, au détriment de leurs langues ethniques, les langues d'autres peuples pour des raisons socioculturelles, économiques ou politiques. Cependant, c'est le rythme de disparition des langues, en ces temps modernes, qui attire l'attention des chercheurs, des instances internationales et qui constitue leur préoccupation. Estimées entre 6000 et 7000, Colette Grinevald et James Costa (2012) considèrent que la moitié des langues du monde disparaîtra avant la fin du siècle présent. Ce phénomène met à mal la diversité linguistique et par voie de conséquence la diversité culturelle. La disparition des langues était la conséquence de la rencontre entre des peuples différents. Cela veut dire que des langues disparaissaient, mais dans un tissu socioculturel soutenu par les locuteurs de la langue adoptée. Ce qui n'est pas le cas actuellement où les langues dominantes sont des lingua franca dont les bases culturelles sont loin de la plupart de ses locuteurs. Si nous prenons le cas du dioula et du français, nous verrons que les Wara ne sont pas forcément en contact direct avec des populations d'ethnie dioula ou des Français de culture française. Ils adoptent un idiome tout en ayant peu de connaissances sur les comportements culturels des locuteurs de la langue adoptée. Chaque langue étant porteuse de valeurs sémiotiques, adopter un parler sans base culturelle ne permet pas d'intégrer les valeurs sémiotiques de cette langue adoptée et on perd en même temps les valeurs sémiotiques de la langue minorée et abandonnée. Il se pose donc en fin de compte un problème identitaire qui a des conséquences indéniables sur la vie sociale. C'est en partageant les mêmes valeurs qu'on appartient à une même société ou à un même peuple et c'est sur la base de ces valeurs qu'on peut se réclamer d'une certaine identité. En l'absence de valeurs communes, il est difficile de construire des projets sociaux communs. La préservation de la diversité linguistique constitue donc une nécessité sociale.

Le wara constitue ce qu'il est convenu d'appeler *les petites langues*. Ce qualificatif est relatif au nombre de ses locuteurs. La structure de la consommation à l'heure de la globalisation, qui abolit les frontières et les cultures, fait que les locuteurs de cette langue se tournent vers d'autres langues pour satisfaire leurs besoins, même ceux de première nécessité, comme en témoigne les langues (wara/dioula) de communication au sein des marchés villageois. Le plurilinguisme constitue donc une nécessité pour cette population. La préservation de la langue wara doit prendre en compte cet aspect manifeste. L'état dans lequel se trouve la langue n'est pas désespéré parce que le wara est une langue vivante, encore bien pratiquée et transmise de génération en génération, même si elle montre des signes de faiblesse avec des locuteurs qui sont parfois conscients de la perte qu'ils encourent tout en se montrant impuissants. Un locuteur nous a confié ceci : « *nous sommes contents de savoir que dans vos études vous abordez ces genres de questions. Nous sommes dans une situation où nous savons bien que notre langue s'affaiblit de plus en plus, mais nous ne savons pas quoi faire.* » Que faire ? C'est là la question que des locuteurs du wara se posent. Pour répondre à cette question, il faut se reporter à des principes de maintien d'une langue minoritaire ou *petite langue* comme nous avons eu à appeler le wara.

Le premier des principes est que la communauté doit être d'abord au courant du projet à entreprendre pour promouvoir la langue. De ce fait, la communauté linguistique doit être informée et conscientisée sur le fait qu'une langue se maintient principalement par la transmission familiale. Le deuxième principe qui est relatif à la modernisation de la langue par son positionnement par rapport à l'écrit. Nous avons vu à travers nos enquêtes que même l'alphabétisation en zone wara se fait en dioula. Cela témoigne du fait que cette langue n'est pas écrite, bien qu'elle ait bénéficié de travaux de

description¹⁶ (les travaux ont été présentés en annexe). En outillant le wara avec un code écrit, on pourrait lui donner une autre dimension avec l'alphabétisation et parallèlement une documentation. Ainsi, on peut s'atteler à la mise en place d'un environnement lettré qui prend en compte tous les âges étant donné qu'adultes comme écoliers pourront apprendre à lire, à écrire et à calculer dans leur langue. Cependant, ce projet est à considérer dans une certaine mesure avec la participation active de la communauté linguistique. Même écrit, le wara ne peut pas se prévaloir des mêmes fonctions que le français par exemple. Étant une langue communautaire, les écrits en wara doivent couvrir des besoins d'ordre communautaire. À ce propos, des contes, des rites, des manifestations folkloriques, etc. sur fond culturel et écrits en langues nationales donnent aux locuteurs-lecteurs d'une langue donnée le sentiment d'appartenance et de revendication d'un mode de vie donné. Chercher plus de connaissances dans ces domaines incite à lire davantage si les écrits répondent à ce besoin.

Cependant, information, conscientisation et modernisation ne peuvent fonctionner adéquatement que si ce sont des actions menées et coordonnées sur la base de décisions politiques conséquentes. Ces décisions ne constituent pas, pour le moment, une préoccupation au Burkina Faso, alors que l'implication de l'État reste cruciale. L'organisation communautaire, même animée d'une réelle volonté de promouvoir sa langue, manque d'outils et de moyens pour répondre à ces genres de défis réservés à une politique éducative et à son système éducatif à qui revient la responsabilité de prendre l'engagement de les intégrer dans son plan de développement. L'État ayant la charge de l'éducation sous toutes ses formes et du système éducatif, c'est à lui que revient la gestion de préoccupations ne pouvant être traitées uniquement à l'échelle communautaire.

5. Conclusion

Nous sommes parti de l'hypothèse que le wara constitue une langue en danger. Ce qui n'est pas le cas si on considère le système d'évaluation de la vitalité des langues par l'Unesco qui considère que la situation du wara est sûre parce que toujours transmise de génération en génération dans les familles wara. Ce qui veut dire que la langue jouit d'une attitude très positive auprès de ses locuteurs. Cependant, nous avons remarqué que bien que ne souffrant d'aucune dévalorisation, le wara tend à laisser la place au dioula quand il s'agit d'une communication hors du cadre familial. En plus de cela, les familles sont devenues des espaces bilingues parce qu'à l'exception des enfants de moins de sept ans, tous les membres des familles pratiquent le dioula. Nous ne sommes pas dans un processus d'hybridation, mais face à une situation de conflit où une langue perd des fonctions, au fil du temps, car son usage tend à se confiner dans un seul espace : la famille. L'enjeu est donc moins intralinguistique qu'extralinguistique. Différents éléments expliquent le risque réel d'affaiblissement progressif du wara. Il s'agit d'abord et surtout de sa démographie qui le place en position de faiblesse par rapport aux langues avec lesquelles il est en contact. Il y a ensuite la présence du dioula qui se présente comme une lingua franca sur un vaste territoire qui inclut les villages wara. Nous avons également le français, langue officielle qui est la langue des institutions de l'État burkinabè et de promotion sociale par l'école. Il y a enfin la passivité de la communauté linguistique wara qui n'a pas de projet de préservation de sa langue, bien que la sachant menacée.

Si dans cette étude il a été question du wara et du danger de disparition qui le guette, ce phénomène concerne toutes les langues nationales du Burkina Faso, mais de façons diverses et variées. Toutefois, ce phénomène n'est pas une fatalité, à condition qu'il y ait non seulement un engagement ferme de l'État et des différentes communautés linguistiques, mais aussi une mutualisation de cet engagement entre l'État et les autres acteurs sociaux.

¹⁶ Ouédraogo A. (2015), Prost A (1968), Ouattara L. (2012) et Tauxier L. (1939)

Bibliographie

- Chaudenson, R. (2006). *Education et langues. Français, créoles, langues africaines*. Paris, L'Harmattan.
- Dotte, A.-L. et al. (2012). *Cahiers de l'observatoire des pratiques linguistiques* n°3. Langues de France, langues en danger : aménagement et rôle des linguistes.
- Dubois, J. (1999). *Dictionnaire de Linguistique et des sciences du langage*. [3^e édition, 1^{re} édition 1996]. Paris, Larousse.
- Grinevald, C. et Bert, M. (2012). Langues en danger, idéologies, revitalisation. In *Langues de France, langues en danger : aménagement et rôle des linguistes*. Cahiers de l'Observatoire des pratiques linguistiques, n° 3 pp. 15-32.
- Ngalasso, M. M. (2002). Les langues et les droits linguistiques dans l'enseignement en Afrique. In *L'écologie des langues/Ecology of languages*. Paris, L'Harmattan, pp. 147-174.
- Ouattara, L. (2012). Les chansons dans les animations de culture en milieu wara de Niansogoni. Département de lettres modernes, Mémoire de Maitrise, UFR/LAC, Université de Ouagadougou.
- Ouedraogo, C. F. B. (2015). *Analyse comparative de l'enseignement du français dans les écoles classiques et les écoles bilingues du Burkina Faso*. Thèse de doctorat unique, Université de Ouagadougou.
- Ouédraogo, A. (2015). Analyse phonologique du wara (parler de Niansogoni). Mémoire de Master, Département de linguistique, université de Ouagadougou.
- Pitroipa, B. Y. (2008). *Apprentissage, appropriation et utilisation du français et des langues nationales par les jeunes lettrés du Burkina Faso : le cas des élèves-maître*. Thèse de doctorat nouveau régime, mention linguistique, Université de Poitiers.
- Prost, A. (1968). *Deux langues voltaïques en voie de disparition : le wara et le Natoro*. Université de Dakar.
- Tauxier, L. (1939). Deux petites populations peu connues de l'Afrique Occidentale française. Les Ouara ou Guala et les Natoro. In *Journal de la société des africanistes*, Tome 9, fascicule 2. pp. 159-196.
- UNESCO, (2002). Déclaration universelle sur la diversité culturelle. Une vision, une plateforme conceptuelle, une boîte à idées, un nouveau paradigme. *Série diversité culturelle* n°1, 65 p.
- UNESCO, (2003). *Vitalité et disparition des langues*, [en ligne] disponible sur : <https://ich.unesco.org/doc/src/00120-FR.pdf> (Consulté le 29 07 2019, 9 : 20).

Annexe

État de la recherche sur le wara

Très peu de recherches existent sur le wara. À notre connaissance, les travaux publiés sur la langue peuvent être regroupés sous trois aspects : anthropologique, sémiotique et linguistique.

L'étude anthropologique est réalisée par Tauxier (1939). L'auteur fait une recherche anthropologique sur les wara puis propose un lexique du parler de Negueni. Cette étude donne une quantité d'informations permettant de comprendre la culture et le mode de vie des wara.

La recherche sémiotique est menée par Ouattara (2012) s'intéresse aux chants dans les cultures en pays wara. Ce travail détermine les différents chants utilisés par les groupements villageois pendant les travaux champêtres puis en donne une interprétation sémiologique.

Les recherches linguistiques sur la langue sont celles de Prost (1968), et de Ouédraogo (2015). Prost s'est intéressé au wara de Negueni. Son étude s'est limitée à la présentation des phonèmes de la langue. Quant à Ouédraogo (2015), il s'est intéressé au wara parlé à niansogoni tout en relevant les défis présentés par le travail de Prost. Son étude a porté sur l'identification des phonèmes de la langue ainsi que les variantes contextuelles ; les différentes combinaisons de phonèmes attestées dans la langue et la structuration de la syllabe. Ce travail a caractérisé le mot phonologique et a étudié le système tonal de la langue.